

CORRESPONDANCES

La nature | est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles; |
L'homme | y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers. |

Comme de longs échos | qui | de loin | se confondent |
Dans une ténébreuse et profonde unité, |
Vaste comme la nuit et comme la clarté, |
Les parfums, | les couleurs | et les sons | se répondent.

Il est des parfums | frais comme des chairs d'enfants, |
Doux comme des hautbois, | verts comme des prairies,
- Et d'au_tres | corrompus, | riches et triomphants, |

Ayant l'expansi-on des choses infinies, |
Comme l'am_bre, | le musc, | le benjoin | et l'encens, |
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

LA MUSE MALADE

Ma pauvre muse | hélas! | qu'as-tu donc ce matin ? |
Tes yeux creux | sont peuplés de visi-ons nocturnes, |
Et je vois tour à tour | réfléchies sur ton teint |
La folie et l'horreur, | froides et taciturnes. |

Le succube verdâtre et le rose lutin |
T'ont-ils versé la peur et l'amour | de leurs urnes ?
Le cauchemar, | d'un poing despotique et mutin |
T'a-t-il noyée au fond d'un fabuleux Minturnes ? |

Je voudrais | qu'exhalant l'odeur de la santé |
Ton sein | de pensers forts | fût toujours fréquenté, |
Et que ton sang chrétien coulât à flots rythmiques, |

Comme les sons nombreux des syllabes antiques,
Où règnent tour à tour le père des chansons, |
Phoebus, | et le grand Pan, | le seigneur des moissons

LA MUSE VÉNALE

Ô | muse de mon coeur, | amante des palais |
Durant les noirs ennuis des neigeuses soirées, |
Un tison pour chauffer tes deux pieds vi-olets. |

Ranimeras-tu donc tes épaules marbrées
Aux nocturnes rayons qui bercent les volets ? |
Sentant ta bourse à sec autant que ton palais, |
Récouteras-tu l'or des voûtes azurées ?|

Il te faut, | pour gagner ton pain chaque soir, |
Comme un enfant de choeur, | jouer de l'encensoir, |
Chanter des Te Deum auxquels tu ne crois guère, |

Ou, | saltimbanque à jeun, | étaler tes appas |
Et ton ri_re | trempé de pleurs qu'on ne voit pas, |
Pour faire épanouir la rate du vulgaire.

LE MAUVAIS MOINE

Les cloîtres anci-ens | sur leurs grandes murailles |
Étalaient en tableaux la sainte Vérité, |
Dont l'effet, | réchauffant les pi-euses entrailles, |
Tempéraient la froideur de leur austérité.

En ces temps | où | du Christ | florissaient les semailles, |
Plus d'un illustre moine, | aujourd'hui peu cité, |
Prenant pour atelier le champ des funérailles, |
Glorifi-ait la Mort avec simplicité. |

- Mon âme | est un tombeau | que, | mauvais cénobite, |
Depuis l'éternité | je parcours et j'habite; |
Rien n'embellit les murs de ce cloître odi-eux. |

Ô | moine fainéant! | quand saurai-je donc faire |
Du spectacle vivant de ma triste misère |
Le travail de mes mains | et l'amour de mes yeux ?

L'ENNEMI

Ma jeunes_se | ne fut qu'un ténébreux orage |
Traversé çà et là par de brillants soleils; |
Le tonnerre et la pluie | ont fait un tel ravage, |
Qu'il reste | en mon jardin | bien peu de fruits vermeils. |

Voilà que j'ai touché l'automne des idées, |
Et qu'il faut employer la pelle et les râteaux
Pour rassembler à neuf les terres inondées, |
Où l'eau creuse des trous | grands comme des tombeaux. |

Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve |
Trouveront | dans ce sol | lavé comme une grève |
Le mystique aliment qui ferait leur vigueur ? |

- Ô | douleur! | ô | douleur! | Le Temps | mange la vie, |
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le coeur |
Du sang que nous perdons | croît | et se fortifie!

LA VIE ANTÉRIEURE

J'ai | longtemps | habité sous de vastes portiques |
Que les soleils marins teignaient de mille feux, |
Et que leurs grands piliers, | droits et majestueux, |
Rendaient pareils, | le soir, | aux grottes basaltiques. |

Les hou_les, | en roulant les images des cieus, |
Mêlaient | d'une façon solennelle et mystique |
Les tout-puissants accords de leur riche musique |
Aux couleurs du couchant | reflété par mes yeux. |

C'est là que j'ai vécu dans les voluptés calmes, |
Au milieu de l'azur, | des va_gues, | des splendeurs |
Et des esclaves nus, | tout imprégnés d'odeurs, |

Qui me rafraîchissaient le front avec des palmes, |
Et dont l'unique soin | était d'approfondir
Le secret douloureux qui me faisait languir

BOHÉMIENS EN VOYAGE

La tribu prophétique aux prunelles ardentes |
H-ier | s'est mise en route, | emportant ses petits
Sur son dos, | ou livrant | à leurs fiers appétits |
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes. |

Les hom_mes | vont à pied sous leurs armes luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis, |
Promenant | sur le ciel | des yeux | appesantis
Par le morne regret des chimères absentes. |

Du fond de son réduit sablonneux, | le grillon, |
Les regardant passer, | redouble sa chanson; |
Cybè_le | qui les aime, | augmente ses verdure, |

Fait couler le rocher | et fleurir le désert
Devant ces voyageurs, | pour lesquels | est ouvert
L'empire familier des ténèbres futures.

LA BEAUTÉ

Je suis belle, | ô | mortels! | comme un rêve de pierre, |
Et mon sein, | où chacun s'est meurtri tour à tour, |
Est fait pour inspirer | au poète | un amour
Éternel et muet | ainsi que la matière. |

Je trône dans l'azur comme un sphinx incompris; |
J'unis un coeur de neige à la blancheur des cygnes; |
Je hais le mouvement qui déplace les lignes, |
Et | jamais | je ne pleure | et | jamais | je ne ris. |

Les poè_tes, | devant mes grandes attitudes,
Que j'ai l'air d'emprunter aux plus fiers monuments, |
Consumeront leurs jours en d'austères études; |

Car j'ai, | pour fasciner ces dociles amants, |
De purs miroirs qui font toutes choses plus belles : |
Mes yeux, | mes larges yeux aux clartés éternelles!

L'IDÉAL

Ce ne seront jamais ces beautés de vignettes, |
Produits avari-és, | nés d'un siècle vaurien, |
Ces pieds à brodequins, | ces doigts à castagnettes, |
Qui sauront satisfaire un coeur comme le mien. |

Je laisse | à Gavarni, | poète des chloroses, |
Son troupeau gazouillant de beautés d'hôpital, |
Car je ne puis trouver | parmi ces pâles roses |
Une fleur qui ressemble à mon rouge idéal. |

Ce qu'il faut à ce coeur | profond comme un abîme, |
C'est vous, | Lady Macbeth, | âme puissante au crime, |
Rêve d'Eschyle | éclos au climat des autans, |

Ou bien toi, | grande Nuit, | fille de Michel-Ange, |
Qui tords paisiblement | dans une pose étrange |
Tes appas façonnés aux bouches des Titans.

LA GÉANTE

Du temps que la Nature | en sa verve puissante |
Concevait chaque jour des enfants monstrueux, |
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante, |
Comme | aux pieds d'une reine | un chat voluptueux. |

J'eusse aimé voir son corps | fleurir avec son âme |
Et grandir librement dans ses terribles jeux; |
Deviner si son coeur couve une sombre flamme
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux; |

Parcourir à loisir ses magnifiques formes; |
Ramper sur le versant de ses genoux énormes, |
Et | parfois | en été, | quand les soleils malsains, |

Las_se, | la font s'étendre à travers la campagne, |
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins, |
Comme un hameau paisible au pied d'une montagne

PARFUM EXOTIQUE

Quand, | les deux yeux fermés, | en un soir chaud d'automne, |
Je respire l'odeur de ton sein chaleureux, |
Je vois se dérouler des rivages heureux
Qu'éblouissent les feux d'un soleil monotone; |

Une île paresseuse | où la nature donne
Des arbres singuliers et des fruits savoureux; |
Des hommes dont le corps est mince et vigoureux, |
Et des fem_mes | dont l'oeil | par sa franchise | étonne.

Guidé par ton odeur vers de charmants climats, |
Je vois un port | rempli de voiles et de mâts |
Encor tout fatigués par la vague marine, |

Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine |
Se mê_le | dans mon âme | au chant des mariniers.

SED NON SATIATA

Bizarre déité, | brune comme les nuits, |
Au parfum mélangé de musc et de havane, |
Oeuvre de quelque obi, | le Faust de la savane, |
Sorcière au flanc d'ébène, | enfant des noirs minuits, |

Je préfère au constance, | à l'opi-um, | aux nuits, |
L'élixir de ta bouche où l'amour se pavane; |
Quand | vers toi | mes désirs partent en caravane, |
Tes yeux | sont la citerne où boivent mes ennuis. |

Par ces deux grands yeux noirs, | soupiraux de ton âme, |
Ô | démon sans pitié! | verse-moi moins de flamme; |
Je ne suis pas le Styx pour t'embrasser neuf fois, |

Hélas! | et je ne puis, | Mégère libertine, |
Pour briser ton courage et te mettre aux abois, |
Dans l'enfer de ton lit | devenir Proserpine!

SONNET

Avec ses vêtements ondoiyants et nacrés |
Même quand elle marche | on croirait qu'elle danse, |
Comme ces longs serpents que les jongleurs sacrés |
Au bout de leurs bâtons | agitent en cadence. |

Comme le sable morne et l'azur des déserts, |
Insensi_bles | tous deux | à l'humaine souffrance, |
Comme les longs réseaux de la houle des mers, |
Elle se développe avec indifférence. |

Ses yeux polis | sont faits de minéraux charmants, |
Et | dans cette nature étrange et symbolique
Où l'ange invi-olé se mêle au sphinx antique, |

Où tout n'est qu'or, | acier, | lumière | et di-amants, |
Resplendit à jamais, | comme un astre inutile, |
La froide majesté de la femme stérile.

DE PROFUNDIS CLAMAVI

J'implore ta pitié, | Toi, | l'unique que j'aime, |
Du fond du gouffre obscur où mon coeur est tombé. |
C'est un univers morne à l'horizon plombé, |
Où na_gent | dans la nuit | l'horreur et le blasphème; |

Un soleil sans chaleur | plane au-dessus | six mois, |
Et | les six autres mois | la nuit | couvre la terre; |
C'est un pays | plus nu que la terre polaire;
- Ni bê_tes, | ni ruisseaux, | ni verdu_re, | ni bois. |

Or | il n'est pas d'horreur au monde qui surpasse
La froide cruauté de ce soleil de glace |
Et cette immense nuit | semblable au vieux Chaos; |

Je jalouse le sort des plus vils animaux
Qui peuvent se plonger dans un sommeil stupide, |
Tant l'écheveau du temps | lentement | se dévide!

SONNET

Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive, |
Comme | au long d'un cadavre | un cadavre | étendu, |
Je me pris à songer | près de ce corps vendu |
À la triste beauté dont mon désir se prive. |

Je me représentai sa majesté native, |
Son regard | de vigueur et de grâ_ces | armé, |
Ses cheveux qui lui font un casque parfumé, |
Et dont le souvenir | pour l'amour | me ravive. |

Car j'eusse | avec ferveur | baisé ton noble corps, |
Et | depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires tresses |
Déroulé le trésor des profondes caresses, |

Si, | quelque soir, | d'un pleur | obtenu sans effort |
Tu pouvais seulement, | ô | reine des cruelles! |
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.

REMORDS POSTHUME

Lorsque tu dormiras, | ma belle ténébreuse, |
Au fond d'un monument | construit en marbre noir, |
Et lorsque tu n'auras | pour alcôve et manoir |
Qu'un caveau pluvi-eux | et qu'une fosse creuse; |

Quand la pierre, | opprimant ta poitrine peureuse |
Et tes flancs | qu'assouplit un charmant nonchalair, |
Empêchera ton coeur de battre et de vouloir, |
Et tes pieds | de courir leur course aventureuse, |

Le tombeau, | confident de mon rêve infini |
(Car le tombeau | toujours | comprendra le poète) |
Durant ces grandes nuits d'où le somme est banni, |

Te dira : | « Que vous sert, | courtisane imparfaite, |
De n'avoir pas connu ce que pleurent les morts. » |
- Et le ver | rongera ta peau comme un remords.

DUELLUM

Deux guerriers | ont couru l'un sur l'au_tre; | leurs armes |
Ont éclaboussé l'air de lueurs et de sang. |
Ces jeux, | ces cliquetis du fer | sont les vacarmes
D'une jeunesse | en proie à l'amour vagissant. |

Les glai_ves | sont brisés! | comme notre jeunesse, |
Ma chère! | Mais les dents, | les ongles acérés, |
Vengent bientôt l'épée et la dague traîtresse. |
- Ô | fureur des coeurs mûrs | par l'amour | ulcérés!

Dans le ravin | hanté des chats-pards et des onces |
Nos héros, | s'étreignant méchamment, | ont roulé, |
Et leur peau | fleurira l'aridité des ronces.

- Ce gouf_fre, | c'est l'enfer, | de nos amis | peuplé! |
Roulons-y sans remords, | amazone inhumaine, |
Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine!

LE POSSÉDÉ

Le soleil | s'est couvert d'un crê_pe. | Comme lui, |
Ô | Lune de ma vie! | emmitoufle-toi d'ombre; |
Dors ou fume | à ton gré; | sois muet_te, | sois sombre, |
Et plonge tout entière au gouffre de l'Ennui; |

Je t'aime ainsi! | Pourtant, | si tu veux | aujourd'hui, |
Comme un astre éclipsé qui sort de la pénombre, |
Te pavaner aux lieux que la Folie encombre, |
C'est bien! | Charmant poignard, | jaillis de ton étui! |

Allume ta prunelle à la flamme des lustres! |
Allume le désir dans les regards des rustres! |
Tout de toi | m'est plaisir, | morbide | ou pétulant; |

Sois ce que tu voudras, | nuit noi_re, | rouge aurore; |
Il n'est pas une fibre | en tout mon corps tremblant |
Qui ne crie : « Ô | mon cher Belzébuth, | je t'adore! »

SONNET

Je te donne ces vers | afin | que | si mon nom
Aborde heureusement aux époques lointaines, |
Et fait rêver un soir les cervelles humaines, |
Vaisseau favorisé par un grand aiglon, |

Ta mémoi_re, | pareille aux fables incertaines, |
Fatigue le lecteur | ainsi qu'un tympanon, |
Et | par un fraternel et mystique chaînon |
Reste comme pendue à mes rimes hautaines ; |

Être maudit | à qui, | de l'abîme profond
Jusqu'au plus haut du ciel, | rien, | hors moi, | ne répond ! |
- Ô | toi | qui, | comme une ombre à la trace éphémère, |

Fou_les | d'un pied léger | et d'un regard serein |
Les stupides mortels qui t'ont jugée amère, |
Statue aux yeux de jais, | grand ange au front d'airain

SEMPER EADEM

« D'où vous vient, | disiez-vous, | cette tristesse étrange, |
Montant | comme la mer | sur le roc noir et nu . » |
- Quand notre coeur a fait une fois sa vendange, |
Vivre | est un mal. | C'est un secret | de tous | connu, |

Une douleur très simple et non mystéri-euse, |
Et, | comme votre joie, | éclatante pour tous. |
Cessez donc de chercher, | ô | belle curi-euse ! |
Et, | bien que votre voix soit dou_ce, | taisez-vous! |

Taisez-vous, | ignorante! | âme toujours ravie! |
Bouche au rire enfantin ! | Plus encor que la Vie, |
La Mort | nous tient souvent par des li-ens subtils. |

Laissez, | laissez mon coeur s'enivrer d'un mensonge, |
Plonger dans vos beaux yeux comme dans un beau songe, |
Et sommeiller longtemps à l'ombre de vos cils !

SONNET

Que diras-tu | ce soir, | pauvre âme solitaire, |
Que diras-tu, | mon coeur, | coeur | autrefois | flétri, |
À la très-belle, | à la très-bonne, | à la très-chère, |
Dont le regard divin t'a soudain refléuri. |

- Nous mettrons notre orgueil à chanter ses louanges; |
Rien ne vaut la douceur de son autorité; |
Sa chair spirituelle | a le parfum des Anges, |
Et son oeil | nous revêt d'un habit de clarté. |

Que ce soit dans la nuit et dans la solitude, |
Que ce soit dans la rue et dans la multitude, |
Son fantô_me | dans l'air | danse comme un flambeau. |

Parfois | il parle | et dit : « Je suis belle, | et j'ordonne |
Que | pour l'amour de moi | vous n'aimiez que le Beau; |
Je suis l'Ange gardien, | la Muse | et la Madonne. »

LE FLAMBEAU VIVANT

Ils marchent devant moi, | ces Yeux | pleins de lumières, |
Qu'un Ange très-savant a sans doute aimantés; |
Ils mar_chent, | ces divins frè_res | qui sont mes frères, |
Secouant | dans mes yeux | leurs feux di-amantés. |

Me sauvant de tout piège et de tout péché grave, |
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau; |
Ils sont mes serviteurs | et je suis leur esclave; |
Tout mon être | obéit à ce vivant flambeau. |

Charmants Yeux, | vous brillez de la clarté mystique |
Qu'ont les cier_ges | brûlant en plein jour; | le soleil |
Rougit, | mais n'éteint pas leur flamme fantastique; |

Ils célèbrent la Mort, | vous chantez le Réveil; |
Vous marchez en chantant le réveil de mon âme, |
Astres dont nul soleil ne peut flétrir la flamme! |

CAUSERIE

Vous êtes un beau ciel d'autom_ne, | clair et rose! |
Mais la tristesse | en moi | monte comme la mer, |
Et laisse, | en refluant, | sur ma lèvre morose |
Le souvenir cuisant de son limon amer. |

- Ta main | se glisse en vain sur mon sein qui se pâme; |
Ce qu'elle cherche, | amie, | est un lieu | saccagé
Par la griffe et la dent féroce de la femme. |
Ne cherchez plus mon coeur; | les bê_tes | l'ont mangé.

Mon coeur | est un palais | flétri par la cohue; |
On s'y soûle, | on s'y tue, | on s'y prend aux cheveux! |
- Un parfum | nage autour de votre gorge nue!...

Ô | Beauté, | dur fléau des â_mes, | tu le veux! |
Avec tes yeux de feu, | brillants comme des fêtes, |
Calcine ces lambeaux qu'ont épargné les bêtes!

SISINA

Imaginez Di-ane en galant équipage, |
Parcourant les forêts | ou battant les halliers, |
Cheveux et gorge au vent, | s'enivrant de tapage, |
Superbe | et défi-ant les meilleurs cavaliers! |

Avez-vous vu | Théroigne, | amante du carnage, |
Excitant à l'assaut un peuple sans souliers, |
La joue et l'oeil en feu | jouant son personnage, |
Et montant, | sabre au poing, | les royaux escaliers ? |

Telle la Sisina! | Mais la douce guerrière |
A l'âme charitable autant que meurtrière ; |
Son courage, | affolé de poudre et de tambours, |

Devant les suppliants | sait mettre bas les armes, |
Et son coeur, | ravagé par la flamme, | a toujours, |
Pour qui s'en montre digne, | un réservoir de larmes.

À UNE DAME CRÉOLE

Au pays parfumé que le soleil caresse, |
J'ai connu, | sous un dais d'arbres tout empourprés |
Et de palmiers | d'où pleut sur les yeux | la paresse, |
Une dame créole aux charmes ignorés. |

Son teint | est pâle et chaud ; | la brune enchanteresse |
A | dans le cou | des airs noblement maniérés ; |
Grande et svelte | en marchant comme une chasseresse, |
Son sourire | est tranquille | et ses yeux | assurés. |

Si vous alliez, | Madame, | au vrai pays de gloire, |
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire, |
Bel_le | digne d'orner les antiques manoirs, |

Vous feriez, | à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le coeur des poètes, |
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs. |

SONNET D'AUTOMNE

Ils me disent, | tes yeux, | clairs comme le cristal : |
« Pour toi, bizarre amant, | quel est donc mon mérite. »
- Sois charmante | et tais-toi! | Mon coeur, | que tout irrite, |
Excepté la candeur de l'antique animal, |

Ne veut pas te montrer son secret infernal, |
Berceu_se | dont la main | aux longs sommeils | m'invite, |
Ni sa noire légende | avec la flamme | écrite. |
Je hais la passi-on | et l'esprit | me fait mal! |

Aimons-nous doucement. | L'Amour | dans sa guérite, |
Ténébreux, | embusqué, | bande son arc fatal. |
Je connais les engins de son vieil arsenal :

Crime, | horreur | et folie! - | Ô | pâle marguerite! |
Comme moi | n'es-tu pas un soleil automnal, |
Ô | ma si blanche, | ô | ma si froide Marguerite. |

TRISTESSES DE LA LUNE

Ce soir, | la lun_e | rêve avec plus de paresse; |
Ainsi qu'une beauté, | sur de nombreux coussins, |
Qui | d'une main distraite et légè_re | caresse |
Avant de s'endormir | le contour de ses seins, |

Sur le dos satiné des molles avalanches, |
Mourante, | elle se livre aux longues pâmoisons, |
Et promène ses yeux sur les visi-ons blanches
Qui montent dans l'azur comme des floraisons. |

Quand | parfois | sur ce globe, | en sa langueur oisive, |
Elle laisse filer une larme furtive, |
Un poète pi-eux, | ennemi du sommeil, |

Dans le creux de sa main | prend cette larme pâle, |
Aux reflets irisés comme un fragment d'opale, |
Et la met dans son coeur | loin des yeux du sommeil.

LES CHATS

Les amoureux fervents et les savants austères |
Aiment également, | dans leur mûre saison, |
Les chats puissants et doux, | orgueil de la maison, |
Qui | comme eux | sont frileux | et | comme eux | sédentaires. |

Amis de la sci-ence et de la volupté, |
Ils cherchent le silence et l'horreur des ténèbres; |
L'Érè_be | les eût pris pour ses coursiers funèbres, |
S'ils pouvaient | au servage | incliner leur fierté. |

Ils prennent en songeant | les nobles attitudes
Des grands sphinx | allongés au fond des solitudes, |
Qui semblent s'endormir dans un rêve sans fin; |

Leurs reins féconds | sont pleins d'étincelles magiques, |
Et des parcelles d'or, | ainsi qu'un sable fin, |
Étoilent vaguement leurs prunelles mystiques.

LE MORT JOYEUX

Dans une terre grasse et pleine d'escargots |
Je veux creuser | moi-même | une fosse profonde, |
Où je puisse | à loisir | étaler mes vieux os |
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde. |

Je hais les testaments | et je hais les tombeaux ; |
Plutôt que d'implorer une larme du monde, |
Vivant, | j'aimerais mieux inviter les corbeaux
A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde. |

Ô | vers! | noirs compagnons sans oreille et sans yeux, |
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux ; |
Philosophes viveurs, | fils de la pourriture, |

À travers ma ru-ine | allez donc sans remords, |
Et dites-moi s'il est encor quelque torture
Pour ce vieux corps sans âme | et mort parmi les morts!

LE TONNEAU DE LA HAINE

La Haine | est le tonneau des pâles Danaïdes ; |
La Vengeance éperdue aux bras rouges et forts |
A beau précipiter | dans ses ténèbres vides |
De grands seaux | pleins du sang et des larmes des morts, |

Le Démon | fait des trous secrets à ces abîmes, |
Par où fuiraient mille ans de sueurs et d'efforts, |
Quand même elle saurait ranimer ses victimes, |
Et | pour les pressurer | ressusciter leurs corps. |

La Haine | est un ivrogne au fond d'une taverne, |
Qui sent toujours la soif | naître de la liqueur |
Et se multiplier comme l'hydre de Lerne. |

- Mais les buveurs heureux | connaissent leur vainqueur, |
Et la Haine | est vouée à ce sort lamentable
De ne pouvoir jamais s'endormir sous la table.

LA CLOCHE FÊLÉE

Il est amer et doux, | pendant les nuits d'hiver, |
D'écouter, | près du feu qui palpite et qui fume, |
Les souvenirs lointains | lentement | s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume. |

Bienheureu_se | la cloche au gosier vigoureux |
Qui, | malgré sa vieillesse, | alerte et bien portante, |
Jette fidèlement son cri religi-eux, |
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente! |

Moi, | mon âme | est fêlée, | et | lorsqu'en ses ennuis |
Elle veut | de ses chants | peupler l'air froid des nuits, |
Il arrive souvent que sa voix affaiblie

Semble le râle épais d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, | sous un grand tas de morts, |
Et qui meurt, | sans bouger, | dans d'immenses efforts.

SPLEEN

Pluvi-ôse, | irrité contre la ville entière, |
De son urne | à grands flots | verse un froid ténébreux
Aux pâles habitants du voisin cimetièrè |
Et la mortalité sur les faubourgs brumeux. |

Mon chat | sur le carreau | cherchant une litière |
Agite sans repos son corps maigre et galeux; |
L'âme d'un vieux poète | erre dans la gouttière
Avec la triste voix d'un fantôme frileux. |

Le bourdon | se lamente, | et la bûche enfumée |
Accompagne en fausset la pendule enrhumée, |
Cependant | qu'en un jeu | plein de sales parfums, |

Héritage fatal d'une vieille hydropique,
Le beau valet de coeur et la dame de pique |
Caudent sinistrement de leurs amours défunts.

LES AVEUGLES

Contemple-les, | mon âme; | ils sont vraiment affreux! |
Pareils aux mannequins; | vaguement ridicules; |
Terri_bles, | singuliers comme les somnambules; |
Dardant | on ne sait où | leurs globes ténébreux. |

Leurs yeux, | d'où la divine étincelle est partie, |
Comme s'ils regardaient au loin, | restent levés
Au ciel; | on ne les voit jamais | vers les pavés |
Pencher rêveusement leur tête appesantie. |

Ils traversent ainsi le noir illimité |
Ce frère du silence éternel. | Ô | cité! |
Pendant qu'autour de nous | tu chantes, | ris | et beugles, |

Éprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,
Vois! | je me traîne aussi! | mais, | plus qu'eux | hébété, |
Je dis :| « Que cherchent-ils au Ciel, | tous ces aveugles ? »

À UNE PASSANTE

La rue assourdissante | autour de moi | hurlait. |
Lon_gue, | mince, | en grand deuil, | douleur majestueuse, |
Une fem_me | passa, | d'une main fastueuse |
Soulevant, | balançant le feston et l'ourlet; |

Agile et noble, | avec sa jambe de statue. |
Moi, | je buvais, | crispé comme un extravagant, |
Dans son oeil, | ciel livide où germe l'ouragan, |
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue. |

Un éclair... | puis la nuit! - | Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître, |
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité. |

Ailleurs, | bien loin d'ici! | trop tard! | jamais peut-être! |
Car j'ignore où tu fuis, | tu ne sais où je vais, |
Ô | toi que j'eusse aimée, | ô | toi qui le savais!

BRUMES ET PLUIES

Ô | fins d'automne, | hivers, | printemps | trempés de boue, |
Endormeuses saisons ! je vous aime | et vous loue
D'envelopper ainsi mon coeur et mon cerveau
D'un linceul vaporeux et d'un vague tombeau. |

Dans cette grande plaine où l'autan froid se joue, |
Où | par les longues nuits | la girouette s'enroue, |
Mon â_me | mieux qu'au temps du tiède renouveau |
Ouvrira largement ses ailes de corbeau. |

Rien n'est plus doux au coeur | plein de choses funèbres, |
Et sur qui | dès longtemps | descendent les frimas, |
Ô | blafardes saisons, | reines de nos climats, |

Que l'aspect permanent de vos pâles ténèbres, |
- Si ce n'est, | par un soir sans lu_ne, | deux à deux, |
D'endormir la douleur sur un lit hasardeux

LA DESTRUCTION

Sans cesse | à mes côtés | s'agite le Démon; |
Il nage autour de moi comme un air impalpable; |
Je l'avale | et le sens qui brûle mon poumon |
Et l'emplit d'un désir éternel et coupable. |

Parfois | il prend, | sachant mon grand amour de l'Art, |
La forme de la plus séduisante des femmes, |
Et, | sous de spéci-eux prétextes de cafard, |
Accoutume ma lèvre à des philtres infâmes. |

Il me conduit ainsi, | loin du regard de Dieu, |
Haletant et brisé de fatigue, | au milieu
Des plaines de l'Ennui, | profondes et désertes, |

Et jet_te | dans mes yeux | pleins de confusi-on |
Des vêtements souillés, | des blessures ouvertes, |
Et l'appareil sanglant de la Destructi-on!

LES DEUX BONNES SOEURS

La Débauche et la Mort | sont deux aimables filles, |
Prodigues de baisers | et riches de santé, |
Dont le flanc | toujours vierge et drapé de guenilles |
Sous l'éternel labeur | n'a jamais enfanté. |

Au poète sinistre, | ennemi des familles, |
Favori de l'enfer, | courtisan mal renté, |
Tombeaux et lupanars | mon_trent | sous leurs charmilles |
Un lit que le remords n'a jamais fréquenté. |

Et la bière | et l'alcôve | en blasphè_mes | fécondes |
Nous offrent tour à tour, | comme deux bonnes soeurs, |
De terribles plaisirs et d'affreuses douceurs. |

Quand veux-tu m'enterrer, | Débauche aux bras immondes .
Ô | Mort | quand viendras-tu, | sa rivale en attraits, |
Sur ses myrtes infects | enter tes noirs cyprès ?

LA FONTAINE DE SANG

Il me semble parfois que mon sang coule à flots, |
Ainsi qu'une fontaine aux rythmiques sanglots. |
Je l'entends bien qui coule avec un long murmure, |
Mais je me tâte en vain pour trouver la blessure. |

À travers la cité, | comme dans un champ clos, |
Il s'en va, | transformant les pavés en îlots, |
Désaltérant la soif de chaque créature, |
Et | partout | colorant en rouge la nature. |

J'ai demandé souvent | à des vins capti-eux |
D'endormir | pour un jour | la terreur qui me mine ; |
Le vin | rend l'oeil plus clair et l'oreille plus fine! |

J'ai cherché | dans l'amour | un sommeil oubli-eux ; |
Mais l'amour | n'est | pour moi | qu'un matelas d'aiguilles |
Fait pour donner à boire à ces cruelles filles!

LA MORT DES PAUVRES

C'est la Mort qui console, | hélas! | et qui fait vivre; |
C'est le but de la vie, | et c'est le seul espoir |
Qui, | comme un élixir, | nous monte et nous enivre, |
Et nous donne le coeur de marcher jusqu'au soir;

À travers la tempête, | et la neige, | et le givre, |
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir; |
C'est l'auberge fameuse | inscrite sur le livre
Où l'on pourra manger, | et dormir, | et s'asseoir; |

C'est un Ange qui tient | dans ses doigts magnétiques |
Le sommeil | et le don des rêves extatiques, |
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus; |

C'est la gloire des Dieux, | c'est le grenier mystique, |
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique, |
C'est le portique | ouvert sur les Cieux inconnus! |

LA MORT DES ARTISTES

Combien faut-il de fois secouer mes grelots
Et baiser ton front bas, | morne caricature. |
Pour piquer dans le but, | de mystique nature, |
Combien, | ô | mon carquois, | perdre de javelots.

Nous userons notre âme en de subtils complots, |
Et nous démolirons mainte lourde armature, |
Avant de contempler la grande Créature
Dont l'infernal désir nous remplit de sanglots! |

Il en est | qui | jamais | n'ont connu leur Idole, |
Et ces sculpteurs damnés | et marqués d'un affront, |
Qui vont | se martelant la poitrine et le front, |

N'ont qu'un espoir, | étrange et sombre Capitole! |
C'est que la Mort, | planant comme un soleil nouveau, |
Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau!

LE RÊVE D'UN CURIEUX

Connais-tu, | comme moi, | la douleur savoureuse, |
Et | de toi | fais-tu dire :| « Oh! | l'homme singulier! » |
- J'allais mourir. | C'était | dans mon âme amoureuse, |
Désir | mêlé d'horreur, | un mal particulier; |

Angoisse et vif espoir, | sans humeur facti-euse. |
Plus | allait | se vidant | le fatal sablier, |
Plus ma torture | était âpre et délici-euse; |
Tout mon coeur | s'arrachait au monde familier. |

J'étais | comme l'enfant | avide du spectacle, |
Haïssant le rideau comme on hait un obstacle... |
Enfin | la vérité froi_de | se révéla : |

J'étais mort sans surprise, | et la terrible aurore |
M'enveloppait. | - Eh quoi! | n'est-ce donc que cela. |
La toile | était levée | et j'attendais encore.

LE COUCHER DU SOLEIL ROMANTIQUE

Que le soleil | est beau | quand | tout frais | il se lève, |
Comme une explosi-on | nous lançant son bonjour! |
- Bienheureux celui-là | qui peut | avec amour |
Saluer son coucher | plus glori-eux qu'un rêve! |

Je me souviens! | J'ai vu tout, | fleur, | sour_ce, | sillon, |
Se pâmer sous son oeil comme un coeur qui palpite... |
- Courons vers l'horizon, | il est tard, | courons vite, |
Pour attraper au moins un oblique rayon! |

Mais je poursuis en vain le Dieu qui se retire; |
L'irrésistible Nuit | établit son empire, |
Noire, | humi_de, | funeste | et pleine de frissons; |

Une odeur de tombeau | dans les ténè_bres | nage,
Et mon pied peureux | froisse, | au bord du marécage, |
Des crapauds imprévus | et de froids limaçons.

SUR LE TASSE EN PRISON

Le poète | au cachot, | débraillé, | maladif, |
Roulant un manuscrit sous son pied convulsif, |
Mesu_re | d'un regard | que la terreur enflamme
L'escalier de vertige où s'abîme son âme. |

Les rires enivrants dont s'emplit la prison |
Vers l'étrange et l'absurde | invitent sa raison; |
Le Dou_te | l'environne, | et la Peur ridicule, |
Hideuse | et multiforme, | autour de lui | circule. |

Ce génie | enfermé dans un taudis malsain, |
Ces grima_ces, | ces cris, | ces spectres dont l'essaim
Tourbillonne, | ameuté derrière son oreille, |

Ce rêveur que l'horreur de son logis réveille, |
Voilà bien ton emblème, | âme aux songes obscurs, |
Que le Réel étouffe entre ses quatre murs!

SUR LES DÉBUTS D'AMINA BOSCHETTI

Amina | bondit, | fuit, | puis voltige | et sourit; |
Le Wel_che dit: | «Tout ça, | pour moi, | c'est du prâcrit; |
Je ne connais, | en fait de nymphes bocagères, |
Que celles de Montagne-aux-Herbes-Potagères.»

Du bout de son pied fin | et de son oeil qui rit, |
Amina | verse à flots le délire et l'esprit; |
Le Wel_che | dit: | «Fuyez, | délices mensongères! |
Mon épou_se | n'a pas ces allures légères.»

Vous ignorez, | sylphide au jarret triomphant, |
Qui voulez enseigner la walse à l'éléphant, |
Au hibou | la gaîté, | le rire | à la cigogne, |

Que | sur la grâce en feu | le Wel_che | dit: |«Haro!» |
Et que le doux Bacchus | lui versant du bourgogne, |
Le mons_tre | répondrait: | « J'aime mieux le faro! »

UN ANGE FURIEUX

Un ange furi-eux | fond du ciel comme un aigle, |
Du mécréant | saisit | à plein poing | les cheveux, |
Et dit, | le secouant: | « Tu connaîtras la règle! |
(Car je suis ton bon Ange, | entends-tu.) | Je le veux! |

Sache qu'il faut aimer, | sans faire la grimace, |
Le pau_vre, | le méchant, | le tortu, | l'hébété, |
Pour que tu puisses faire, | à Jésus, | quand il passe, |
Un tapis triomphal avec ta charité. |

Tel est l'Amour! | Avant que ton coeur ne se blase, |
À la gloire de Dieu | rallume ton extase; |
C'est la Volupté vraie aux durables appas! » |

Et l'An_ge, châti-ant | autant, | ma foi! | qu'il aime, |
De ses poings de géant | torture l'anathème; |
Mais le damné | répond toujours: | « Je ne veux pas! »

RECUEILLEMENT

Sois sage, | ô | ma Douleur, | et tiens-toi plus tranquille. |
Tu réclamais le Soir; | il descend; | le voici: |
Une atmosphère obscure | enveloppe la ville, |
Aux uns | portant la paix, | aux au_tres | le souci. |

Pendant | que | des mortels | la multitude vile, |
Sous le fouet du Plaisir, | ce bourreau sans merci, |
Va cueillir des remords dans la fête servile, |
Ma Douleur, | donne-moi la main; | viens par ici, |

Loin d'eux. | Vois se pencher les défuntes Années, |
Sur les balcons du ciel, | en robes surannées; |
Surgir | du fond des eaux | le Regret souri-ant; |

Le Soleil moribond |s'endormir sous une arche, |
Et, | comme un long linceul | traînant à l'Ori-ent, |
Entends, | ma chère, | entends la douce Nuit qui marche.

LE GOUFFRE

Pascal | avait son gouffre, | avec lui | se mouvant. |
– Hélas! | tout est abîme, –| acti-on, | désir, | rêve, |
Parole! | et | sur mon poil | qui | tout droit | se relève |
Maintes fois | de la Peur | je sens passer le vent. |

En haut, | en bas, | partout, | la profondeur, | la grève, |
Le silen_ce, | l'espace affreux et captivant...|
Sur le fond de mes nuits | Dieu | de son doigt savant |
Dessine un cauchemar multiforme | et sans trêve. |

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou, |
Tout plein de vague horreur, | menant on ne sait où; |
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres, |

Et mon esprit, | toujours | du verti_ge | hanté, |
Jalou_se | du néant | l'insensibilité. |
Ah! | ne jamais sortir des Nombres et des Êtres!

LE COUVERCLE

En quelque lieu qu'il aille, | ou sur mer | ou sur terre, |
Sous un climat de flamme | ou sous un soleil blanc, |
Serviteur de Jésus, | courtisan de Cythère, |
Mendi-ant ténébreux | ou Crésus rutilant, |

Citadin, | campagnard, | vagabond, | sédentaire, |
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent, |
Partout | l'hom_me | subit la terreur du mystère, |
Et ne regarde en haut qu'avec un oeil tremblant. |

En haut, | le Ciel! | ce mur de caveau qui l'étouffe, |
Plafond | illuminé par un opéra bouffe |
Où chaque histrion foule un sol ensanglanté; |

Terreur du libertin, | espoir du fol ermite: |
Le Ciel! | couvercle noir de la grande marmite |
Où bout l'imperceptible et vaste Humanité.

À THÉODORE DE BANVILLE

Vous avez empoigné les crins de la Déesse
Avec un tel poignet, | qu'on vous eût pris, | à voir |
Et cet air de maîtrise | et ce beau nonchaloir, |
Pour un jeune ruffian terrassant sa maîtresse. |

L'oeil clair | et plein du feu de la précocité, |
Vous avez prélassé votre orgueil d'architecte
Dans des constructi-ons dont l'audace correcte
Fait voir quelle sera votre maturité. |

Poè_te, | notre sang | nous fuit par chaque pore ; |
Est-ce que | par hasard | la robe de Centaure,
Qui changeait toute veine en funèbre ruisseau, |

Était teinte trois fois dans les baves subtiles
De ces vindicatifs et monstrueux reptiles
Que le petit Hercule étranglait au berceau . |

LA LUNE OFFENSÉE

Ô | Lune qu'adoraient discrètement nos pères,
Du haut des pays bleus | où, | radi-eux sérail, |
Les as_tres | vont se suivre en pimpant attirail, |
Ma vieille Cynthi-a, | lampe de nos repaires, |

Vois-tu les amoureux, | sur leurs grabats prospères, |
De leur bouche | en dormant | montrer le frais émail. |
Le poè_te | buter du front sur son travail. |
Ou | sous les gazons secs | s'accoupler les vipères. |

Sous ton domino jaune, | et d'un pied clandestin, |
Vas-tu, | comme jadis, | du soir jusqu'au matin, |
Baiser | d'Endymi-on | les grâces surannées. |

– «Je vois ta mère, | enfant de ce siècle appauvri, |
Qui | vers son miroir | penche un lourd amas d'années, |
Et plâtre artistement le sein qui t'a nourri!»